

Seize ans

Paul Marram

Paul Marram

Seize ans

© Paul Marram, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7665-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'histoire de mes seize ans commence véritablement avec la rencontre de Karine. Dès que j'avais un moment de libre, je partais sur mon vélo. J'allais voir la mer, je longeais la plage du casino jusqu'à la Pironnière puis je revenais dans l'autre sens. Je me cachais sous les poteaux du remblai, là où le sable restait sec, dans un coin de rocher, pour rêver librement et apprendre des mots dans mon dictionnaire d'anglais. Parfois, je faisais le grand tour jusqu'à la Chaume, surtout les jours de tempête. Je ne m'en lassais pas, je n'étais jamais fatigué, je rentrais toujours à contre cœur. Ces errances solitaires pouvaient durer des heures. J'aimais aussi me promener sur le port, près du bassin à flot. Les estivants ne connaissent pas cet endroit caché entre le vieux port et les salines. Le dimanche, je m'approchais des chantiers navals désertés pour sentir le bois des bateaux, les varangues nues, les lisses brutes. Ce que je préférais surtout, c'était les voiliers dans le bassin à flot. Ils ne ressemblaient pas aux yachts du port de plaisance. Leurs coques fatiguées racontaient des histoires de voyages au long cours. J'avais le cœur serré en songeant à leur destin vagabond, à leur captivité. Cette année-là, il avait un petit trimaran jaune et le Damien, un gros ketch qui avait connu des jours meilleurs. Il était habité par un couple. Ils vivaient là. Comme tant d'autres, ils avaient l'espoir de partir autour du monde. Du moins, je le supposais, car je n'avais jamais échangé la moindre parole avec eux, je ne savais rien. Pures suppositions, hypothèses. Ils semblaient passer leur temps à ranger le désordre indescriptible qui régnait sur le pont. Dès que je les voyais s'affairer, je m'éloignais. Cependant, la jeune femme m'intéressait. Elle ne ressemblait pas du tout à Manon. Elle avait une allure sportive, un air décidé. Ce que je voulais apercevoir, c'était sa poitrine, un peu forte, qui gonflait invariablement ses vêtements, je n'avais d'yeux que pour elle à cause de ses gros seins. Enfin, quand elle était présente. Parce que la plupart du temps, je ne voyais personne. La première fois où je rencontrai cette fille, ce fut par hasard en sortant du port. J'avais regardé son bateau pendant plus d'une heure et mon esprit avait pris la mer, m'emportant très loin des Sables d'Olonne, de mon triste quotidien. Nous nous croisâmes alors qu'elle marchait seule en portant un lourd pot de peinture tandis que j'allais à vélo. Cela ne dura qu'un instant mais elle en profita pour m'interpeler.

— Hé ! Attends !

Je ralentis et je me retournai vers elle, incrédule.

— Tu peux m'aider à trimballer ça jusqu'au bateau ? C'est trop lourd !

Je posai pied à terre et je la regardai fixement, sans pouvoir répondre. La fille du bateau m'avait parlé ! Je ne saurais dire à quel point cette intrusion du rêve dans la réalité me sidéra. Après un long moment, du moins me sembla-t-il, je finis par articuler quelques mots et je m'approchai.

— Tu peux le mettre sur ton vélo ? On va prendre cinq minutes pour aller jusqu'au quai.

Cela ressemblait à un petit ordre. Ses mains étaient rougies, cisailées par l'anse de métal.

— Tu as mal ?

Elle ouvrit ses doigts en éventail et les regarda en riant.

— La vache ! Ça pèse une tonne. Je me suis traînée du bus jusqu'ici... Tu t'appelles comment ?

— Franck...

— Moi, c'est Karine, avec un K, comme toi. Je te connais. On te voit tout le temps traîner dans le coin... Tu as un bateau ?

— Moi ? Non...

Elle n'insista pas davantage. Elle m'avait cru de son monde. En quelques instants le silence pesa sur nous. Elle marchait à droite tandis que j'allais de l'autre côté en tenant le guidon. J'aurais voulu trouver un sujet de conversation, profiter de la chance unique qui m'était accordée de faire sa connaissance. Pourtant, un trouble que je connaissais bien m'empêchait de la regarder. Si bien que je ne lui parlais ni de voyages ni de moi, ni de mes désirs.

— Stop ! C'est en train de tomber !

Elle replaça le pot sur le porte-bagage puis elle m'interrogea sur un ton monocorde. Il fallait bien parler de quelque chose.

— Tu vas au lycée ?

— Oui ? Au lycée bleu, le lycée Savary.

— Je l'ai vu... Pour moi, c'est fini l'école. On va faire le tour du monde... Ma mère est restée à Anvers, pour travailler... elle nous rejoindra bientôt... Quand

nous serons prêts.

— Tu vis le rêve de plein de gens...

Elle me jeta un coup d'oeil rapide avec un petit air entendu. Mais, je ne compris pas. Je ne pensais qu'à son sweat-shirt galbé. Enfin, je me décidai à parler.

— Il n'a pas de nom, votre bateau.

— Joris, mon beau-père, a voulu le changer mais ils n'étaient pas d'accord avec ma mère. Elle a fait toute une histoire.

— Moi, je l'ai appelé Mermaid.

— Ça ne plairait pas à Joris.

— Mermaid, à cause de la sirène qui vit dans le bateau...

Et, je rougis, terriblement, longtemps. Elle ne releva pas l'allusion, comme si elle n'avait pas entendu. Nous continuâmes à marcher en silence. J'aurais voulu me rattraper, lui expliquer, me justifier. Le plus embarrassant, c'était quand même d'avoir menti. Je n'avais jamais donné de nom à ce bateau. Comment dire à cette fille qu'elle me plaisait ? Je ne voyais aucun moyen d'y parvenir. Quand nous fûmes arrivés, elle sortit de sa poche une paire de dés. Elle les jeta sur le couvercle du pot de peinture. Quatre et trois. Aussitôt, elle recommença. Quatre et un.

— Tu me donnes la poisse...

— Tu veux quoi ?

— Un double. Pense fort à un truc positif.

Je posai mes yeux sur sa poitrine, fixement, pour imprégner mon cerveau à jamais. Je n'avais plus rien à perdre. Nous étions seuls. Au moment où elle lâcha les dés, j'esquissai un geste.

— Double cinq ! Tu vois quand tu veux... Bon, je dois y aller. Merci pour le coup de main. À la prochaine.

Je bredouillai. Le temps de réagir, elle était déjà sur le pont. J'attendis un instant, espérant, un dernier regard. Mais, quelqu'un lui parlait de l'intérieur du

bateau. Je n'existais plus.

Le dictionnaire d'anglais, c'était pour apprendre la langue des voyages. Ce fut ma résolution en arrivant au lycée. Je prenais les mots et je les avalais de force, un par un, comme des comprimés. Il ne me quittait jamais. Si je négligeais d'apprendre le vocabulaire pendant mes moments de liberté, je me le reprochais. Je ne faisais pas qu'apprendre les mots, j'écrivais aussi. J'en vins rapidement à noter dans les marges de ce dictionnaire ce que je pouvais ressentir en prenant soin de ne pas trahir le fond de ma pensée. Première annotation derrière la page des abréviations : « *J'ai regardé les gens du Damien pendant deux heures. La fille avec ses GS et l'homme au regard sombre. Bateau en vrac. Ils passent leur temps à le ranger. Je l'ai aidée à porter un pot de peinture.* ». Il faut traduire : ce fut la première fois que je désirai une fille sans m'étourdir préalablement avec des sentiments. Je pouvais sentir dans tout mon être l'effet de ce corps sur mes sens. Il n'y avait rien d'autre que cette sensation. C'était nouveau pour moi. Mon trouble n'avait rien d'une émotion amoureuse. J'avais tellement l'habitude de rêver des filles dans un contexte romantique, idéalisé, que cette irruption de la sexualité me dérouta. J'étais donc comme les autres garçons... Quand un copain nous montrait des images pornos, je regardais mais en prenant mes distances, jugeant avec sévérité tous ceux qui se précipitaient pour voir. Je me sentais différent, à cause de Manon. À tort. J'étais bien comme eux, obsédé par les gros seins, les grosses fesses. Je faisais juste semblant. Il avait suffi de rencontrer une fille vraiment sexy pour m'en rendre compte. Karine avait quel âge ? Vingt ans, au moins. Je voyais bien qu'elle avait déjà de l'expérience... C'était mal. Il me semblait que cet appétit charnel faisait grief à mon seul, mon unique amour. Je devais rester irréprochable mais je ne pouvais pas m'empêcher d'avoir envie de cette fille. Jusqu'alors, je n'avais pas de fantasmes sexuels. Pour m'exciter, j'utilisais une poupée découverte dans les rochers, un jour par hasard, une barbie avec des cheveux châtain. Elle ressemblait un peu à Manon avec ses longues jambes maigres, sa taille étroite, ses petits seins durs. Tout de suite, elle était devenue mon fétiche, le moyen de parvenir au plaisir. Je la frottais du bout des doigts, mes reins m'envoyaient le signal d'une excitation incontrôlable... Il me semblait atteindre un paroxysme amoureux lorsque je parvenais au plaisir de cette manière, sans aucun contact, comme sous l'effet d'une pensée magique. Quand je m'abandonnais longtemps à cette extase, je perdais le sens de la réalité, j'étais sur un nuage. C'était mon secret. Cependant, le rêve demeurait très chaste. Nous ne faisons jamais vraiment l'amour.

Après ma rencontre avec Karine, je délaissais la poupée et je dois l'avouer, j'oubliai tout simplement d'inviter Manon dans mes nouveaux fantasmes. Ce fut le début d'une période obsessionnelle, assez confuse. Le sexe occupa progressivement toutes mes pensées tandis que je maintenais sans trop y croire les rituels d'adoration de mon grand amour platonique. En y songeant, ce fut comme une crise de croissance, une évolution accélérée de ma libido. Plusieurs fois par jour, j'avais absolument besoin d'épuiser mon désir. Il fallait que j'obtienne la preuve de ma virilité, la garantie de pouvoir le faire, c'était plus fort que tout. J'éprouvai un immense sentiment de honte, de culpabilité vis à vis de Manon. Comment faisaient les autres ? Avaient-ils les mêmes obsessions ? Je ne pouvais pas le croire. J'étais un malade, un de ces types qu'on enferme pour perversion sexuelle.

Cette période brutale, excessive, ne fut qu'une étape. Cela ne dura pas longtemps. Mon imagination finit par découvrir un subterfuge pour associer Manon et prendre un chemin plus sentimental. Habituellement, elle disparaissait des scènes de sexe : je l'embrassais, je la caressais et puis elle s'évanouissait et je retrouvais Karine, chaude, offerte. Je ne sais pas pourquoi, un soir, Manon resta dans mes bras jusqu'au bout, enfin presque. Je sus que c'était elle parce que la sensation du plaisir s'avéra très différente, immensément satisfaisante, très tendre. J'y parvins par un moyen détourné, impossible à avouer, mais peu important car la barbie avait retrouvé sa place dans mes rêveries. Mon seul problème, c'était que ce n'était pas vraiment Manon que je rendais heureuse. Au début du fantasme, oui, mais il y avait toujours un moment où Karine s'imposait comme si Manon devait rester vierge à jamais. Elle se situait à part, elle était unique, irremplaçable, idéale. Mon désir la frôlait avant de se dénouer avec une autre. Aujourd'hui, il me semble évident que quelque chose n'allait pas. Mais, à l'époque je m'accommodais de ces tours de passe passe entre ces deux filles et ma poupée. Toutefois, mes sentiments élégiaques se nuançaient désormais d'un érotisme nouveau, inconnu jusqu'alors. Je la regardais différemment. Je voulais la posséder sans partage.

En effet, j'éprouvais très vivement la morsure de la jalousie. Karine pouvait aller avec n'importe qui, cela m'était bien égal, mais Manon relevait d'autres règles, c'était différent. Je supportais très mal le ton enjoué qu'elle adoptait avec certains garçons, sa manière de leur sourire. Parmi eux, il y avait un type, Etienne, qui était aussi le grand ami de Myriam. De temps à autre, je surprénais Manon en sa compagnie. Qu'est-ce que les filles pouvaient bien lui trouver ? Ils

se parlaient devant le lycée, à l'heure de la sortie. Je ne supportais pas de la trouver avec lui, radieuse, échangeant avec vivacité. Il me semblait sentir l'odeur fauve d'une bête auprès de sa beauté si délicate. Imaginer qu'elle puisse se donner physiquement à ce garçon me rendait fou de rage. C'était moi, moi seul qui pouvait la désirer, la satisfaire, comprendre la poésie de son être, la magie de sa grâce... Lui, il ne comprenait rien. Comment pouvait-elle le supporter ? Quel terrible gâchis... Parfois, j'envisageais de la rendre jalouse à mon tour en m'affichant avec Myriam. Il m'aurait été facile de feindre. J'aurais pu jouer cette carte mais je l'ai jamais fait parce que ma relation avec Manon n'avait aucune réalité, elle se plaçait hors du monde, hors du temps.

Cependant, ce fut la jalousie qui me conduisit à vouloir exprimer mes sentiments, à les rendre tangibles. Je décidai d'écrire à Manon pour l'arracher des griffes des autres garçons en lui faisant savoir que quelqu'un l'aimait. Mais, comment parler d'amour quand on revient de l'enfer honteux des fantasmes inavouables ? J'étais trop secret, trop dissimulé pour m'ouvrir à elle et lui faire confiance. Je fis le choix de lui adresser une lettre anonyme. Partiellement anonyme à vrai dire puisque j'espérais bien qu'elle me reconnaîtrait en lui laissant des indices. L'essentiel de mon message aurait pu tenir en quelques mots incohérents : je suis fou de toi, pardonne-moi, je ne sais pas ce que je dis ou quelque chose d'approchant. Je finis par choisir un poème de Verlaine. Il me vint l'idée d'ajouter un signe mystérieux pour personnaliser mon message sans en révéler l'auteur. Je songeai d'abord à mes initiales enlacées dans les siennes de manière à empêcher de les dénouer puis à un symbole héraldique ou maçonnique. Finalement, j'optai pour un acronyme : stlcltmape (si tu lis cette lettre, tu m'aimes peut-être). Bien-sûr Manon ne pouvait pas deviner le sens de ce mot, c'était absurde. Malgré une nuit de réflexion qui aurait pu me permettre de renoncer à mon projet, je persistai à vouloir atteindre le comble du ridicule et je déposai précipitamment l'enveloppe dans son sac à la première occasion.

Au même moment, sans que je puisse démêler la raison qui me poussait à agir ainsi, il me sembla très important de témoigner de mes sentiments à ma professeur d'arts plastiques. Je me mis en tête de lui écrire une lettre à elle aussi. J'en avais besoin. Sans doute était-ce l'expression de mon désarroi. Ma prof de dessin...Je l'aimais tant. Hélas, elle nous avait quitté brusquement en cours d'année, au moment précis où j'avais besoin d'elle, de son regard sur ma vie. Son départ m'affecta beaucoup. Il me sembla perdre ma seule alliée dans un monde hostile. Comme je ne faisais partie d'aucun groupe, je compris très

tardivement que son absence serait longue, on racontait qu'elle avait tenté de se suicider. Je liais mon sort à celui de cette enseignante. Dans sa classe, il y avait au-dessus de la porte une petite toile bleue qui représentait une vache. Elle l'appelait la vache cartable. Elle était belle, avec ses yeux tristes et doux. Quand elle ne fut plus là, il me vint à l'esprit qu'il s'agissait d'un autoportrait pour les jours de blues, je n'y avais jamais songé et cela me rendit plus triste encore. Comme moi, elle était à vif, je le sentais.

Cette seconde lettre, je la signais de mon nom, je ne me cachais plus. Avec le recul, il est possible que j'ai cherché à me faire pardonner la lettre anonyme en produisant une autre lettre authentique et sincère, celle que j'aurais voulu écrire à Manon si je n'avais pas été empêché par une timidité maladroite. À cette prof, je voulais simplement dire que je regrettais son départ, que j'attendais son retour, ce genre de choses. Une lettre qu'un autre élève aurait pu écrire. Je la remis à son remplaçant qui parut très surpris de ma démarche. Je le remarquai à sa manière de regarder l'enveloppe qu'il posa sur le coin de son bureau. J'eus l'intuition qu'il hésitait au sujet de la conduite à tenir. Cela me fit douter de moi. Je me promis de cesser d'écrire une lettre à chaque fois qu'une émotion plus forte que les autres traversait ma vie comme un orage.

Après avoir jeté mon message dans le sac de Manon, les premiers jours, j'avais guetté, attendu, espéré qu'elle viendrait vers moi. Quand un amour est réciproque, le moindre signe, le moindre indice nous porte vers l'objet aimé. Si j'avais reçu le même courrier, j'aurais tout de suite pensé à elle, espéré que la lettre vînt d'elle... J'aurais osé lui parler. Mais, cela n'arriva pas. La lettre tomba dans l'oubli, un grand vide. Du moins, je le crus pendant plusieurs jours jusqu'au moment où je fus convoqué par le proviseur. C'était la première fois que je le rencontrais personnellement. Quand j'entrai dans son bureau, je me sentis immédiatement mal à l'aise. Après un long moment de silence, il commença à m'interroger sans cacher la réticence qu'il éprouvait à aborder un sujet scabreux. Il se montra inutilement agressif, sans doute pour se protéger, ne pas trahir ses sentiments :

— Avez-vous écrit une lettre anonyme ?

Mes jambes se mirent à trembler.

— Oui, enfin, une lettre personnelle, intime...

— Adressée à qui ?